

Éric Sessoye

## La folie de croire

---

*Je pose comme hypothèse que croire est un positionnement humain pour borner ce qui ne nous concerne pas, c'est-à-dire ce qui dépasse la perception d'une limite. Le fait de croire est une inscription, une sorte d'issue, en ce que cela peut comporter d'une fin, une sorte de plate-forme sur laquelle tenir debout. Souvenons-nous à quel point il a été difficile d'admettre que la terre soit ronde, cela a été en dehors de tout entendement. Il fallait être fou pour le croire. Il fallait être tout aussi fou de croire qu'elle était plate. Est-ce notre finitude, qui n'est que signe du réel qui nous plonge dans ce fantastique voyage symbolique, au-delà du réel ? Nombre d'histoires font références à cette signifiante expression « au-delà du réel ».*

---

Croire, une folie humaine. Ce verbe fait partie de ces signifiants qui forcent la réalité. Je crois en moi, je te crois, je crois en..., je crois que... Autant d'utilisations qui ne font que signifier l'inconnu, ou plus exactement donner un possible par le langage. Il est impérieux de donner certitude à tous les adjectifs et mots dont nous nous affublons pour donner ancrage à Une relation. Cela commence par maman, papa, un lieu où pour le petit être, le doute n'est pas de mise. Le lieu d'un signifiant qu'il nomme suite au désir de ceux qui font offices de maman et papa. Cependant peut-on parler de certitude à ce niveau puisque l'enfant n'a pas accès au sens étymologique de ce mot. À partir de cet instant il s'agit d'un signifiant lié plus à l'affect supposé qu'à une réalité de ce que ce mot signifie dans son sens « naturel ». S'agit-il d'une croyance ? La croyance en ce parent nourricier et aimant par principe. La croyance serait-elle inhérente à l'humain ? Et j'utilise ce terme « naturel » pour rappeler que le sens des mots est en prise à cette inlassable litanie binaire « nature-culture » comme le « propre et le figuré ». Ce qui certainement fait force de trouble chez l'humain qui a, en quelque sorte, le libre arbitre d'en définir les limites, entre limites établies en normes culturelles et ses propres limites. Des normes qui définissent le libre arbitre en lien avec des notions de l'ordre du pénal, moral et divin. Si le libre arbitre s'est intimement lié au bien et au mal, ce n'est pas pour rien qu'il faut croire, et de fait depuis Augustin les investigations sur ce thème empoisonné n'ont pas cessé. Mais est ce que le libre arbitre existe, sous quelle forme et par quel biais l'aborder ?

Nous entendons bien en ce temps qui nous est imparti, notre génération qui rencontre les anciennes et les nouvelles générations, que certains

signifiants échappent du domaine du symbolique pour devenir des concepts. Notamment « maman, papa » qui sont tiraillés par les différentes croyances. Il est possible d'y entendre, bien que cela soit réducteur, je crois en la culture et je crois en la nature. C'est en effet réducteur mais en quelque sorte cela borne certains signifiants qui restent des énigmes pour l'humain, du fait de son libre arbitre. Vous entendez bien que le symbolique est bien en lien avec cette notion « bâtarde » du libre arbitre, du langage somme toute ou de la croyance. D'une part la valence de l'objet et la spontanéité de notre engagement, d'autre part le positionnement symbolique de chacun qui détermine cette relation. La croyance, peut-être, comme une continuité du langage quand ce dernier reste muet, le rejet de la croyance reste néanmoins en relation avec la croyance, rien ne peut s'effacer même dans la négation. Bâtarde dans le sens où cela n'a pas de sens si ce n'est ce lieu où l'on doit trancher ou alors laisser couler l'affaire, mais le sujet est toujours en jeu.

La croyance est aussi le lieu où la créativité va générer tout un univers pour ne jamais régler cette affaire. C'est une ouverture qui ne se ferme jamais, peut-être par des compromis et des sous-développements qui permettent certaines affirmations pour soulager les tensions, et donner sens à des directions que nous prenons. Je suppose que dans cet espace de libre arbitre s'est niché de façon complexe en outre dans la croyance, la philosophie, la psychanalyse, la physique, les neurosciences et les mathématiques. Concernant la psychanalyse, est ce que le libre arbitre nécessite de contrôler l'inconscient ? Cependant l'humain aime la fin d'une histoire, la littérature, le cinéma, les œuvres d'art en général sont autant de signes de ce penchant pour le fini, du fait certainement de notre propre finitude. Sommes-nous capables d'envisager un sans finitude en dehors d'une croyance quelconque ? Il est profondément frustrant et vertigineux de nous supposer être les seuls avec nos cousins les animaux à être voué à une fin finie, c'est-à-dire poussière et éventuellement croyance d'un au-delà. De fait même nos déchets sont plus durables que nous. La famille nous permet de subsister par l'amour voire la haine quelques décennies mais cela aussi a une limite. Une œuvre reconnue par nos pairs n'a pas non plus la garantie d'être pérenne, et quand bien même c'est l'œuvre qui subsiste et un nom collé dessus. Le goût pour les biographies et les photos montre tout de même qu'il est nécessaire de faire réapparaître la personne derrière une œuvre.

Il faut l'accepter que notre nature humaine n'est que passage et pourtant nous avons la responsabilité de cet espace symbolique.

Aussi je pose comme hypothèse que croire est un positionnement humain pour borner ce qui ne nous concerne pas, c'est-à-dire ce qui dépasse la perception d'une limite. Le fait de croire est une inscription, une sorte d'issue, en ce que cela peut comporter d'une fin, une sorte de plate-forme sur laquelle tenir debout. Souvenons-nous à quel point il a été difficile d'admettre que la terre soit ronde, cela a été en dehors de tout entendement. Il fallait être fou pour le croire. Il fallait être tout aussi fou de croire qu'elle était plate. Est-ce notre finitude, qui n'est que signe du réel qui nous plonge dans ce fantastique voyage symbolique, au-delà du réel ? Nombre d'histoires font références à cette signifiante expression « au-delà du réel ». J. Lacan est l'un des plus aventureux dans cette histoire du réel, en le nommant comme tel dans son positionnement symbolique. Et ce qui nous anime est peut-être la folie de le croire. Non pas J. Lacan mais son positionnement qui fait accroché sym-

bolique dans ce qui ne nous est pas permis de finir décemment, le sans limite. Je précise décemment car il est possible de finir de penser librement ou de vivre, puisque a priori la mort peut aussi soulager des croyances, des limites de nos croyances plus exactement. Ces deux dernières formules liées à l'extrême existent et font parler d'elle, mais ce n'est pas nouveau. Se retirer dans un monastère, couvent ou partir en croisade est une façon de s'effacer, se retirer ou tout simplement se déplacer, mais dans les deux cas ce déplacement nécessite de croire, en principe...

« Je crois en toi » : une formule qui prête à l'autre une possibilité. C'est lourd mais il se peut que cela repousse les limites. Ceci implique pour que cela fasse effet que les deux protagonistes croient en eux-mêmes, sinon tout cela reste des paroles en l'air.

Les humains se payent le luxe de croire, dans le monde symbolique du langage qui laisse des traces (orales, écrites, picturales). Mais dans cette dynamique symbolique qui nous intéresse, puisque la pulsion n'explique plus tout, il y a le réel le symbolique et l'imaginaire, les trois font la paire. De cet assemblage des nœuds se font et se défont tant bien que mal, et si l'un lâche la paire ne tient plus.

#### LA QUESTION DE LA LIMITE SERAIT-ELLE UNE IMITATION ?

La psychanalyse doit non pas imiter mais pousser les limites, pour éviter l'imitation d'un état de notre culture qui ne cesse de muter. Ce qui implique a priori qu'il est nécessaire de « fleurter » avec la folie. Nous ne voyons pas le sol sous notre pied, le pas suivant oui, mais c'est un pas derrière. De la pensée vive de l'instant dans la folie qui fraye dans l'inconnu à la pensée réflexive qui a un support pour en limiter des données. Une imitation que la culture pose en limite pour donner sens commun, et garder de la folie. La psychanalyse comme une folie assumée en quelque sorte, un lieu hors croyance qui serait néanmoins vivable. À chacun ses limites et a fortiori à chacun ses croyances, d'un point de vue qui associe la croyance à l'obscur romantisme, en ce que la croyance romane. Au-delà du réel, un inaccessible qui en tant que limitation consentie devient croyance et ferveur pour une cause divine ou pas. À chacun ses démons, le fou leur parle, le croyant les tue, symboliquement ou effectivement.

#### JE VAIS PARLER DE PERSONNES QUI S'AVENTURENT AU-DELÀ DES LIMITES. DES LIMITES NATURELLES ET DES LIMITES HUMAINES. DONC... LES CROYANCES À LA FRONTIÈRE DE LA FOLIE...

Tanger est une ville située à la pointe nord de l'Afrique. Sur la carte l'on peut voir cette extrémité comme une flèche qui indique l'Europe, mais l'on peut aussi y voir l'Europe être en appui dessus. C'est une ville qui regarde vers le nord, c'est une ville qui regarde l'Europe. C'est aussi une pointe butoir ou s'entasse nombre de subsahariens qui veulent traverser, aller de l'autre côté, 14 km le plus souvent à la rame sur des bateaux pneumatiques dans l'obscurité de la nuit. 14 km dans la partie la plus étroite de détroit, 14 km qui les séparent de ce qui représente l'avenir, un avenir possible, leur désir, une nécessité, une croyance contagieuse chez eux, je ne sais pas de

toute façon. Un peu plus loin à l'est Melilla, enclave espagnole sur le continent africain, très convoitée pour ceux qui ne peuvent payer la traversée en barquette très chère en fonction de l'embarcation et sans garantie d'arrivée et de retour. Pour se protéger de l'invasion, Melilla est dotée d'un mur haut en béton agrémenté de morceaux de verre, de lames de rasoir... Le mur qui mutile les assaillants.

Avant d'arriver à ces frontières, le parcours est long. Pour citer une histoire, ce sera l'histoire d'Arthur, camerounais, il est bien de nommer. Il est d'une fratrie de 9 enfants, une mère naïve selon lui, pas de père assurant cette fonction, une pièce commune pour unique habitat. Il décrit l'insoutenable de ce que lui renvoyait l'état de sa famille. Il décide de partir en volant les 150€ d'économie de sa mère. Première frontière frontalière, vous savez celles que certains ont tracées à partir de je ne sais quelles croyances, celles qui ont forcé certains à adopter une croyance. Donc première frontière, il faut payer pour passer, Arthur commence à découvrir les mauvaises surprises de son itinéraire. Chaque frontière est un obstacle mais pour chaque frontière il y a arrangement avec l'argent, au mieux. Chaque pays devient le gage de nouvelles épreuves et avilissements. Arthur ne peut faire demi-tour. Ce qu'ils disent tous, pas de retour possible, le plus souvent l'argent du voyage est un prêt, un investissement sur celui qui va y aller, et rembourser. Investissement risqué, beaucoup disparaissent, c'est comme ça qu'ils disent. Arthur n'est pas fier d'avoir volé sa mère, il l'a appelé, elle lui a dit de ne pas revenir avant d'avoir trouvé ce qu'il est allé chercher.

Arthur arrive au Maroc, pas d'argent, donc Melilla et le mur. Une communauté divisée en plusieurs communautés, ils vivent dans les bois, le mur ça s'organise et ça se paye aussi. Les nouveaux arrivés sont rackettés, il leur reste encore un peu d'argent en principe. Un chef de horde qui fait la loi, ce lieu est fortement déshumanisé. Un seul but, organiser l'assaut. Violence entre groupes regroupés par nationalité en général, incursion de la police ou armée qui frappe sans concession. Arthur se fait briser les jambes, il sera soigné par une ONG qui va là-bas. Les mois passent et parfois les années pour certains, certains sont estropiés, un certain nombre perd la raison, ils deviennent fous, la folie comme issue du voyage. Là où s'arrête la croyance. La seule croyance est celle d'y arriver, et ils y croient à la folie. Il n'y a plus de choix possible si ce n'est croire aveuglément.

L'histoire d'Arthur est significative de toutes les transgressions consenties par obligation pour avancer sur ce chemin sans retour. Ne plus croire c'est de la folie ! Certains sont allés loin dans leurs actes pour ne pas risquer de ne plus croire, pour continuer à croire. Ce voyage est le gouffre de la croyance, la méditerranée souvent leur tombeau, ceux-là tombent dans l'oubli. Croire en la mort suppose-t-il de croire que nous l'ayons vu ? Faut-il être fou pour croire en la mort ? Les plus « chanceux » arrivent sur le sol d'un autre continent. Là où il est encore plus nécessaire de croire, et de croire en eux. Eux qui sont des clandestins, des sans papiers. L'identité est l'une de ces frontières qui donne des repères, une origine, une inscription. Un état de reconnaissance qui prend le relais si l'on ne croit plus, si l'on doute de nous-mêmes. Des frontières qui pour défendre on ne sait quelles valeurs, transforment des hommes en assassins, froids et sanguinaires au vu et au su de tous.

Le raffut sur l'identité nationale signifiait certainement une fragilité,

l'identité comme limite rassurante, l'identité à vérifier, valider, redessiner. L'histoire et les frontières créent des fantasmes identitaires.

Il leur est nécessaire de croire encore, et convaincre les autres de croire en eux. Le mensonge est de rigueur, un cercle vicieux souvent. Leur histoire est devenue assez sordide, dire la vérité sur leur parcours fait fuir la plupart du temps. Il leur est nécessaire d'aménager leur histoire pour se faire entendre, pour que les autres soient capables de les entendre, de les croire.

La folie de croire que je peux entendre ce que j'entends. La folie du langage qui me tient à distance du réel. Sinon je sombre dans la folie comme certains qui n'ont plus donné sens aux lames du mur de Melilla qui les ont lacérés dans leur chair, finissant prostrés et délirants vaguement pris en charge par les autres.

Mais le langage n'est que du semblant, ouf ! Je suis sain et sauf...